

## 1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »

# Chez les Nacht und Nebel à Dachau

Roger Hennemont, de Verviers, a été pris par les nazis alors qu'il faisait de la résistance. Il explique comment il a survécu à Dachau.

● Philippe CARROZZA

Le 10 mai 1940, Roger Hennemont a 17 ans. Il part avec des jeunes Vervieitois de son âge rejoindre les centres de recrutement de l'armée belge à Binche. « Ma mère m'a donné de quoi me changer et mon père m'a donné cent cinquante francs, une fortune pour l'époque, se souvient-il. Je sentais qu'ils avaient la gorge serrée. Moi ? Je ne sais plus ; je devais sans doute impatient de rejoindre les autres sur la place de Verviers. Nous étions un bon petit groupe. On nous a dit qu'il n'y avait plus de train pour Liège, alors nous sommes partis à pied en suivant les rails. À la gare des Guillemins, fort heureusement, nous avons pu prendre un convoi pour Binche. »

Après être passé en France, le groupe de jeunes Vervieitois prend la direction du Nord. Ils se feront rejoindre par les Allemands en Bretagne : « Les soldats ne nous ont pas ennuyés, précise-t-il. Visiblement, ils avaient d'autres chats à fouetter. C'est en tout cas la première fois que nous voyions des Allemands de tout près. »

Les jeunes gens resteront en France jusqu'à la mi-août. Ils ne rentreront à Verviers que le 15 août dans l'après-midi.

## Les sabotages la nuit

Roger Hennemont retrouve un village intact. « Comme partout ailleurs, il y avait un couvre-feu dès 22 heures. Nous devions occulter les fenêtres. Les contrôles étaient très

stricts. À la maison, nous avions conservé la radio et on écoutait Radio Londres en cachette, maman faisait le guet à la fenêtre et dès qu'il y avait du danger, elle donnait l'alerte et nous positionnions le poste sur la radio officielle. »

Le jeune homme se retrouve sans travail et se fait engager à la défense passive, une sorte de police parallèle composée de civils et qui était chargée de vérifier que le couvre-feu était bien respecté. Ce travail était payé, mais ce n'était pas la seule raison pour laquelle de jeunes Vervieitois s'y pressaient : « Quelle aubaine de pouvoir circuler la nuit là où on le souhaitait ! C'était un moyen magnifique pour lutter contre les Allemands, s'exclame Roger Henne-

mont. C'est comme cela que je suis entré dans la résistance. Je suis devenu un agent de renseignements et d'action, un ARA, comme on disait dans le jargon. »

Les sabotages avaient lieu la nuit : « Nous détruisions des pylônes, des rails de chemin de fer en gare de Verviers. Nous avons réussi à brûler un convoi. Tout le matériel était parachuté en direct de Lon-

dres : mitraillettes, plastic, munitions, mais aussi des détonateurs mécaniques à retardement en forme de crayon, des "bananes" bourrées de produit inflammable qu'il nous suffisait de frotter pour les amorcer avant de les lancer, etc. Moi, je participais aux sabotages, pas aux parachutages. Toutes les armes étaient stockées chez Armand Gilson, à Andrimont. » ■

## « Roger, vite, les boches sont là ! »

La date du 22 mai 1942 reste gravée dans sa mémoire : « Il était environ six heures du matin. On a sonné à la porte. Mon père a jeté un œil par la fenêtre et a vu des policiers allemands dans la rue. Je dormais à l'étage. Il est monté en criant "Roger, les boches sont là". J'ai aussitôt enfilé mon pantalon et un pull et je suis sorti par la tabatière. J'étais à peine sur le toit qu'un soldat qui était passé par l'arrière de la maison et qui venait d'entrer dans le jardin, m'a aperçu. Il a hurlé quelque chose dans ma direction et, je ne sais pourquoi, sans doute un réflexe de survie, j'ai empoigné une tuile et je la lui ai montrée, tentant de faire comprendre que j'étais en train de réparer le toit. Cela a marché ! Le policier est entré dans la maison. Je

suis arrivé chez Albert Mathieu. Les nazis fouillaient toutes les maisons de la rue ! Chez les Mathieu, il y avait un pigeonnier. J'ai tellement eu la trouille, que j'ai réussi à me faufiler dans ce pigeonnier en passant par un trou de souris. Un Allemand est monté jusque-là, il a ouvert la trappe et n'a rien vu. Quand il est parti je suis reparti. Je suis rentré chez moi par les jardins. En entrant, je me suis retrouvé avec un revolver collé sur la poitrine. J'ai eu la peur de ma vie. Les Allemands avaient laissé un feldgendarme de faction au cas où je mettrais la bêtise de rentrer... Les autres ont rappliqué. J'ai été chargé dans une voiture jusqu'à la kommandantur de Verviers au palais de justice. J'y ai retrouvé mon père et quatre copains. » ■ Ph.C.

## « J'ai eu vingt ans à Dachau »

Roger Hennemont transite par divers camps et arrive à Dachau le 6 décembre 1943. Il gèle à pierre fendre « Je me rappelle des chiens féroces. J'ai été conduit avec d'autres dans un local où nous avons été rasés. Ensuite, malgré le froid, nous avons dû nous déshabiller complètement avant de recevoir des jets d'eau glacée. On nous a amené des habits de prisonniers : le pantalon en toile avec des rayures bleu et blanc assorti d'un galon jaune et une veste noire avec un brassard et un petit calot rayé bleu et blanc. Après

la douche froide, nous devions enfiler ces tenues sans pouvoir nous sécher. On nous a aussi remis des semelles en bois. » Le Vervieitois est amené à la baraque N.27. « Nous étions dans ce que les Allemands avaient poétiquement baptisé Nacht und Nebel. C'est là que j'ai eu vingt ans. Nous devions disparaître sans laisser de traces et même enterrés avec les seules initiales N.N. Nacht und Nebel. Le but était d'anéantir les opposants au régime nazi et d'intimider ceux qui seraient tentés par la résistance. »

Ph.C.



Roger Hennemont, de Verviers, est un des 925 prisonniers belges qui ont survécu à Dachau.

## VITE DIT

### « Vas'ti fé arèdjî ! »

« Ces salopards de SS savaient y faire pour nous faire mal. Quand ils nous frappaient, ils le faisaient avec le plat de leur baïonnette. Cela faisait un mal de chien. Un jour que j'étais énervé, j'ai juré en wallon quand un salopard m'a frappé. J'ai dit "Vas'ti fé arèdjî" et il a compris ! C'était un Luxembourgeois ! Il m'a rendu une torgnole. »

### Parmi les 925 survivants belges

« À Dachau, il n'y avait pas de chambres à gaz, par contre, nous avions un crématorium. Les Juifs qui étaient gazés à Auschwitz étaient amenés dans notre camp pour y être incinérés. Le jour de la libération du camp, nous étions encore 33 000 prisonniers de 23 nationalités différentes. Sur les 4 200 Belges prisonniers comme moi à Dachau, nous étions seulement 925 à avoir survécu. »

### Morts de froid

« En plein hiver quand le thermomètre descendait largement en dessous de zéro, il arrivait que les soldats entrent dans la baraque et ouvre les fenêtres. Le matin, il n'était pas rare de constater que l'un ou l'autre n'avait pas survécu à ce traitement inhumain. »

### « Mon père n'est pas revenu »

« Il a été lâchement assassiné par les Allemands au camp de concentration de Gross-Rosen, le 12 février 1945, quand les Russes sont arrivés. Ils ont massacré tous les malades et blessés de l'infirmerie à coups de revolver, un par un. Un peu avant, mon père s'était coupé deux doigts au travail et il avait dû séjourner à l'infirmerie. J'ai appris sa mort le 15 août 1945 de la bouche d'anciens prisonniers comme moi. J'étais dépité ; je suis rentré à la maison pour annoncer la terrible nouvelle à maman. »

Fonds pour le journalisme

## DEMAIN

Le témoignage d'Armand Moureau, de Jalhay